

**L'ARRESTATION SOURNOISE ET LA DEPORTATION  
DE LA FAMILLE RAMBUTEAU  
Par André Guittat, avec l'aide de Franck Nadel**

Il est une période de notre histoire régionale brionnaise, ayant des répercussions nationales que, jusqu'ici, personne n'a abordée. Point n'est besoin de consulter de nombreuses archives ni de se référer à de savants et pertinents ouvrages d'auteurs chevronnés, il suffit de puiser dans la mémoire personnelle et collective de ceux qui, comme moi, ont vécu ces sombres années.

En effet, avoir vingt ans entre 1940 et 1943 nécessitait de prendre des engagements en connaissant les risques afférents aux options choisies.

Certains marquèrent cette période par une attitude passive, d'autres adoptèrent une attitude de servile compromission envers un occupant ayant, dans un premier temps, montré une certaine correction, mais, bien vite, au fil des mois, se laissant aller à son caractère répressif et dominateur.

Mémoire Brionnaise, sous la plume de Franck Nadel, dans son numéro 7, a mis en valeur la noble figure d'un illustre Préfet de Paris, châtelain brionnais qui avant le baron Haussmann, avait déjà commencé l'aménagement de la capitale.

Chacun reconnaîtra le comte Claude Philibert de Rambuteau, entré dans l'Administration préfectorale où il servit sous Napoléon 1<sup>er</sup>.

Après l'abdication de l'empereur il refusa la proposition du général autrichien Hardeck, qui lui demandait de reprendre la préfecture de la Loire située, à l'époque, à Montbrison. Il ne se rallia pas à Louis XVIII, ni à Charles X, préférant se retirer dans ses terres.

En 1833, il devint préfet de la Seine; sa clairvoyance aurait pu sauver la monarchie, Louis-Philippe ne suivit pas ses conseils malgré l'insistance d'Amélie d'Orléans, sa sœur.

Ce bref résumé de l'œuvre de Claude Philibert de Rambuteau avait pour but de montrer le souci enraciné dans cette famille du devoir à accomplir envers la Patrie. Nous allons voir que, quelque 100 années plus tard, les Rambuteau se montrèrent les illustres descendants du préfet de la Seine, instigateur de la modernisation de Paris.

Lorsque, après la triste défaite de 1940, la débâcle de notre armée, la signature de l'Armistice, alors que 1.500.000 soldats étaient prisonniers, 2.000.000 de réfugiés vauquaient sur les routes de France, pris de panique par une propagande savamment entretenue par l'adversaire, l'armistice fut signée. .

Ce dernier, l'adversaire allemand, se montra assez respectueux des conditions d'Armistice jusqu'à la date du 11 novembre 1942 où il franchit le ligne de démarcation pour occuper tout le pays et y faire régner l'ordre hitlérien.

L'invasion de la zone sud,( voir carte jointe) jusque-là libre, eut pour effet d'amener le gouvernement de Vichy à dissoudre l'armée d'armistice, prévue par les accords de 1940. Les hommes du 5<sup>ème</sup> dragon de Mâcon, démobilisés formèrent alors, avec quelques éléments déjà engagés dans la résistance suite à l'appel du général de Gaulle le 18 juin 1940, le premier maquis, en choisissant

Beaubery comme point de ralliement. L'occupant, ayant besoin de main d'œuvre pour faire tourner ses usines d'armement, institua le Service du Travail Obligatoire; furent concernés les jeunes nés en 1920, 1921, 1922, 1923. Cet enrôlement de force posait un cas de conscience à de nombreux jeunes. Beaucoup ne voulant pas participer à l'effort de guerre des Allemands, rejoignirent les rangs du maquis.

Cependant les Chantiers de jeunesse, qu'avait institués le gouvernement de Vichy continuèrent d'appeler des contingents; ce fut mon cas le 2 novembre 1943. Je reçus l'ordre de me rendre à Artemare, dans le Bugey, pour rejoindre le Chantier de jeunesse. qui était implanté dans ce village. Nous fûmes incorporés dès le lendemain, avec visite médicale et passage sous la toise et la bascule. Dans la journée, le bruit se répandit dans le camp de l'envoi des " bleus " (*nouveaux arrivants*) à Saint Médard (près de Bordeaux) pour travailler dans une fabrique de poudre.

Décidés, mon camarade François Béraud et moi-même, à ne pas collaborer à l'effort de guerre allemand, nous primes la décision de nous évader de ce Chantier. La nuit arrivée nous mimes le projet à exécution en allant prendre le train à Virieux le Grand, la gare avant Artemare, de peur d'être repris par une patrouille. Cette évasion nous obligea à vivre quelque temps dans la clandestinité, avant de réussir à entrer comme mineurs de fond, ce qui nous dispensait du S T O .

Cette mine de charbon, située à Saint-Laurent en Brionnais, dans la propriété Ducarre, créée et dirigée par la Société Pechiney-Ugine-Kulmann, reçut de très nombreux jeunes gens des classes soumises au S.T.O., lesquels, en suivant leurs ingénieurs, Ganther et Misbach, rejoignirent le maquis de Beaubery début 1944. Beaucoup, comme moi, signèrent, ensuite, leur engagement pour la durée de la guerre.

Nous allons continuer à voir, ensemble, quelle était la situation à cette époque dans notre campagne brionnaise et son environnement immédiat, afin d'amener le lecteur à une meilleure approche des événements et une plus grande compréhension des faits déroulés face à l'occupant.

Pendant cette période, le maquis de Beaubery, subsista sous les ordres du commandant Claude (Olivier Ziegel) et la bienveillance d'une population qui assurait le ravitaillement et le couvert. De nombreux maquisards furent fait prisonniers et fusillés sur le champ, des paysans qui les ravitaillaient furent déportés et moururent dans les camps. Nous pourrons vous en conter les actions dans un prochain article de notre revue, celui-ci étant plus spécifiquement destiné à mettre en évidence l'attitude sournoise d'un occupant peu soucieux de s'en tenir aux règles stipulées par les accords de Genève.

Il arrivait souvent que le commandant Claude rendit visite au comte Amalric de Rambuteau qui, sans être très engagé dans les actions de résistance, aidait au

ravitaillement et assurait les caches d'armes dans ses nombreux et vastes bâtiments.

Que s'est-il passé? Certains parlent d'une dénonciation, (*il n'y a pas de fumée sans feu*) toujours est-il que, le 15 juin 1944, un groupe d'hommes se disant résistants étrangers en déplacement, se présenta au château de Rambuteau demandant à se restaurer, ainsi que quelque argent. Le comte et la comtesse voyant en eux des hommes fatigués et affamés, n'écoutèrent que leur générosité en leur offrant ce qu'ils demandaient.

Le festin terminé, ces faux résistants dévoilèrent leur véritable identité en montrant leur carte à croix gammée. Ils obligèrent un membre de la famille, le fils aîné, Philibert, à interpréter "Le beau Danube Bleu" sur le piano du salon et demandèrent à la comtesse de lire dans son missel la prière des morts.

Il convient de souligner que ces hommes, tous membres de l'armée régulière allemande, employaient des méthodes que l'on a tort d'attribuer uniquement aux sinistres membres de la Gestapo et à leurs sbires français de la Milice.

Ce mélange d'inconvenance et de grossière familiarité avait quelque chose de déshonorant, qui permit aux membres de la famille d'adopter une attitude moins stricte. Bien que le chef de ces hommes, officier d'aviation, ait déclaré "*un aristocrate ne doit pas mentir*", tous les interrogés déclarèrent sur l'honneur ne connaître aucune cache d'armes, ni aucun membre de la Résistance.

Le comte, la comtesse et leurs deux fils furent conduits à la prison de La Malcoiffée à Moulins.

Au cours de l'interrogatoire de Philibert, le fils, il lui fut précisé qu'il était condamné à mort, en présence du traître Bachelet d'Iguerande, lequel déclara qu'ainsi le monde serait débarrassé d'une immonde crapule.

Ce système de condamnation à mort, proférée à plusieurs reprises, avait pour but de déstabiliser les prisonniers pour les amener à livrer des renseignements.

Toute la famille fut transférée au fort Montluc à Lyon, où devait commencer le calvaire de tous, accompagné du spectacle épouvantable du côtoiement des prisonniers qui revenaient des interrogatoires dans les chambres de tortures de la Gestapo, place Bellecour, fous de douleur, défigurés, à demi-morts.

Les deux frères Rambuteau attachés l'un à l'autre gisaient dans une sorte de cave éclairée par une faible lumière rouge, sur un sol imprégné du sang de ceux qui revenaient des interrogatoires.

Un de leurs voisins leur demanda s'ils avaient du poison pour en finir.

Un prêtre héroïque, l'abbé Goutaudier, curé de Mailly, qui passait à la baignoire électrique périodiquement, s'employait à redonner courage à tous, malgré son grand âge et son infirmité.

Un soir deux brutes, vers la fin de la nuit, jetèrent dans la pièce où se trouvaient Philibert et Maurice, le corps de leur voisin revenant de la place Bellecour. Les deux frères pensèrent qu'il était mort. Ce malheureux se mit alors à gémir doucement pour demander ensuite : "*Avez vous une ceinture? Pendez- moi* "

Philibert, bien que ligoté à son frère, parvint à extraire un morceau de sucre qu'il avait caché dans sa veste, pour le mettre dans la bouche du supplicié, à la mâchoire fracassée, en découvrant un filet de sang qui s'en échappait et dans laquelle toutes les dents avaient été arrachées.

Ce jeune homme de dix sept ans mourut quelques instants après, pour avoir distribué des tracts à Villeurbanne

Le pire était de voir que nos ennemis étaient entourés de ces Judas de collaborateurs qui ricanent, volaient et partageaient avec leurs maîtres et complices l'ignoble assouvissement d'une cruauté qui augmentait sans cesse.

On voyait des prostituées, couvertes de bijoux volés et de luxueux vêtements, fumant avec désinvolture et plaisantant avec leurs camarades miliciens qui attendaient qu'une autorité supérieure les autorisât à se défouler sur une victime sans défense. Ils ont, ainsi, efficacement secondé la tâche de la police allemande, se substituant même parfois aux bourreaux.

Chacun pouvait mourir le lendemain, car les otages à fusiller étaient souvent désignés, suivant l'ordre alphabétique ou le bon vouloir d'un préposé aux écritures, qui se penchait, un lundi, sur son registre pour en extraire une liste de noms. Leurs noms sont maintenant gravés dans la pierre sur un de ces petits monuments qui surgissent dans la campagne au détour d'une route ou d'un chemin.

Il a fallu un courage et une résistance physique et morale hors du commun à tous ces hommes et femmes pour surmonter tant d'épreuves.

Le transfert de Montluc au camp de Royaleu à Compiègne sembla pour tous une délivrance, le seul ennemi étant, à cet endroit, une armée de punaises, accompagnée, chez beaucoup, d'une invasion de poux.

Pour la tranquillité morale des prisonniers, il n'y avait plus ni interrogatoires ni tortures, avec les retours de camarades portant les marques des sévices endurés. Les bonnes nouvelles arrivaient jusqu'au camp, annonçant le débarquement des Américains en Normandie

Des interventions en provenance de toute l'Europe convergeaient pour éviter le départ en Allemagne. Le comte de Grammont, président de La Croix Rouge de Compiègne avait même fait saboter les voies.

Le consul de Suède, Monsieur Nordling, obtint de la Wehrmacht de faire libérer tous les camps et les prisons: Drancy et Fresnes furent donc libérés. Comme Compiègne dépendait de la Gestapo et que son chef, le sinistre Oberg, avait délégué le major Illers, ce dernier ne voulut pas obtempérer aux ordres de la Wehrmacht; un train fut alors formé secrètement dans la forêt, pour conduire 1600 prisonniers, entassés par 80, dans des wagons à bestiaux, vers l'Allemagne. L'atmosphère devint vite suffocante. Nous étions le 17 août 1944, certains devenaient fous, d'autre déliraient

Entre Soissons et Reims, il y eut une évasion, suivie de la fusillade de 10 otages. Un des évadés, qui s'était blessé à la jambe, fut rattrapé, traîné par les cheveux,

puis abattu au revolver. Les chiens, lancés à la poursuite des autres, revinrent bredouilles.

L'officier responsable du convoi fit sortir cinq des plus jeunes, leur fit creuser une tombe; il les tua lui-même d'une balle de revolver dans la nuque

A Reims, la soif tenaillait tous les prisonniers; les Allemands firent arrêter le convoi, ouvrirent les portes des wagons pour qu'ils puissent contempler l'eau, dans laquelle les soldats allèrent se baigner. Cette provocation, qui dura trois heures, dénote bien la cruauté de ces soldats et de leurs supérieurs à l'encontre d'êtres qui mouraient de soif.

Le convoi repartit. La situation devint tragique: plusieurs allèrent jusqu'à boire leur urine. Philibert de Rambuteau se coupa une veine du poignet gauche avec une boîte de sardines pour boire son sang. Des cadavres gisaient au milieu des vivants dans tous les wagons.

Certains mouraient d'inanition; une paire de gifles aurait pu les réanimer, aucun de ceux qui étaient encore vivants n'avaient la force de les appliquer.

En gare de Hambourg le troisième jour, un officier supérieur, étranger au convoi, entendant les cris provenaient des wagons, les fit ouvrir. Devant ce spectacle horrible, il semonça vertement le jeune responsable du convoi, fit distribuer une soupe, qui sauva la vie à la plupart des survivants.

Ce répit permit aux rescapés d'atteindre le but du voyage: Buchenwald !

Les wagons se vidèrent. Tous se précipitèrent pour étancher, sans retenue, la soif qui brûlait leurs entrailles.

Une chose frappa la plupart d'entre eux: un monticule d'environ six mètres de haut, six mètres de large et quinze mètres de long, composé uniquement de vieilles chaussures, indiquait à tous le nombre de vies qu'avait déjà englouties ce lieu maudit.

A l'arrivée dans ce camp, après une attente de six heures et une fouille en règle, les pauvres rescapés furent dépouillés du peu qu'ils avaient pu conserver, et attendirent, en plein soleil, devant un bâtiment d'où s'échappait une fumée suspecte.

Tous durent se débarrasser de leurs vêtements et c'est nus qu'ils durent être entièrement tondus à la tondeuse électrique, puis ensuite badigeonnés à grands coups de pinceaux sur certaines parties du corps avec un produit désinfectant.

Tous furent ensuite parqués dans un enclos sordide où coulait le purin, habillés de vieux haillons infects, pieds nus.

Ensuite une "promenade", toujours nu-pieds, mais sur un sol caillouteux, mais les pieds en sang de la plupart forcèrent les gardiens à arrêter cette nouvelle brimade.

La pluie fit son apparition, le sol trempé servit cependant pendant quinze jours de lieu de couchage pour tous, avec une couverture pour cinq.

Sous une tente étaient massés les mourants, tuberculeux et surtout ceux atteints de dysenterie. Il se dégagait de cet endroit une odeur de pourriture, les malades baignaient dans leur sang et leurs excréments.

A côté était la morgue, où les cadavres étaient entassés nus, dans l'attitude de l'instant de leur mort, seul lien commun entre eux, le gros matricule vert tatoué sur la cuisse, qui rendait encore plus inhumain ce spectacle.

Trois appels par jour se renouvelaient parfois pendant deux heures, car le camp comptait encore quatre-vingt mille détenus qui, sous la pluie et leur guenilles en guise de vêtements, enduraient mille souffrances, surtout ceux qui étaient atteints de dysenterie.

Une nuit il arriva, que plusieurs traîtres indicateurs ou anciens membres de la Gestapo fussent assassinés. Cette besogne fut effectuée par de solides Ukrainiens moyennant quelques cigarettes.

Il fut décidé de faire travailler cette main-d'œuvre gratuite. Par tranches de mille ces pauvres détenus, le crâne rasé, maigres, sales, franchissaient l'enceinte du camp au son d'une fanfare en uniformes, sous le regard de messieurs et dames logés dans de rutilantes voitures, lesquels, cravaches en main, distribuaient des coups en proférant des insultes.

Dans le camp, un certain nombre de civils travaillaient dans les services administratifs, ils n'ignoraient rien des traitements infligés aux détenus. Il est certain que le peuple allemand, dans son ensemble, connaissait les faits, il était donc complice de cette sauvagerie brutale.

Les détenus, qui tombaient de fatigue et de désespoir, s'endormaient, tandis que le soleil teinté de rouge et de jaune s'était couché lentement sur la plaine d'Iéna.

Seuls quelques Russes nostalgiques se groupaient sur un tertre et modulaient de lointaines chansons, accompagnés d'instruments primitifs confectionnés avec des matériaux de fortune. Tard dans la nuit, ils continuaient de chanter en bravant le destin.

Les flammes rouges sortant des cheminées du four crématoire se tordaient et montaient dans le ciel, tandis que les mourants ne cessaient de gémir et que le froid de septembre mordait les corps amaigris des pauvres détenus qui n'arrivaient pas à trouver le sommeil.

Un énorme chêne plusieurs fois centenaire se dressait au milieu du camp. Goethe, qui avait habité Weimar était, souvent venu s'asseoir sous son ombre. Une légende disait que, lorsque le chêne tomberait ce serait la fin du pays.

La prédiction se réalisa. Les Américains bombardaient le camp. Les bombes tombaient par centaines. L'une d'elle tomba près de Philibert et de son frère Maurice, à plat ventre sur le sol boueux. Elle avait deux mètres de haut...Enfoncée dans le sol, tout luisante et noire, par miracle, elle n'avait pas éclatée.

Les Américains avaient réussi. Les usines de guerre installées dans le camp furent anéanties, de même que plusieurs casernes de S.S. et un immense garage.

Peu de Français furent tués, mais plusieurs centaines d'étrangers trouvèrent la mort, brûlés par les bombes au phosphore. Quelques menus projectiles, accessoires en duralumin, atterrirent sur les deux frères couchés au sol

Rescapés, ils furent chargés de sortir les cadavres carbonisés des décombres du garage. Pour cela, ils étaient armés de pelles et de pioches. Ils s'efforçaient d'éviter les masses élastiques afin de ne pas piquer leurs outils dans les corps .

Ce manège découvert par la sentinelle leur valut une sévère semonce, car le nombre de cadavres extrait fut jugé bien insuffisant.

Il faut quand même relater que cette hécatombe permit aux détenus de goûter à des soupes d'une préparation très particulière. Certains cuisiniers vendaient la viande de boucherie pour se faire quelque argent; ils la remplacèrent tout bonnement par de la chair prélevée sur les cadavres.

Ayant exagéré sur les quantités ainsi incorporées, deux des protagonistes de la chose se firent prendre.

Après un interminable appel. Bien que nul ne se soit plaint, ces deux cuisiniers furent pendus en grande pompe.

Ils furent très braves et moururent sans dire un mot. Ils furent presque regretté par tous.

Un jour de septembre un nouveau convoi de cinq cents détenus fut organisé, qui devait les acheminer à Neu-Strassfurt, aux environs de Magdebourg. Il s'agissait de fournir de la main-d'œuvre à une mine de sel.

Philibert, vingt ans, et Maurice, dix sept ans, relativement en bonne santé, pensaient pouvoir tenir le coup malgré les privations, le dur travail au fond de la mine à 460 mètres sous terre. Il n'en était pas de même pour les gens plus âgés, comme leur père, le comte Amalric de Rambuteau qui avait alors 54 ans.

Le travail consistait à pousser des wagonnets rouillés dans les galeries en parcourant ainsi vingt à trente kilomètres par jour.

Le poste terminé, ceux qui n'avaient pas assez travaillé, au dire des gardes-chiourme, étaient obligés d'enlever gants et capote et de se tenir au garde à vous pendant deux heures par moins dix degrés.

Amalric de Rambuteau, le jour même de sa mort, se vit infliger cette punition, alors que, sortant de la mine soutenu par ses compagnons de misère, il ne tenait pas debout. Son agonie s'était passée au fond de la mine, accroché à la benne poussée par ses compagnons, à laquelle il avait peine à se tenir.

Il mourut le 13 décembre 1944 après avoir fumé sa dernière cigarette, au côté de Philibert et Maurice, ses deux fils.

Pendant que leur père mourait, Maurice sur un signe de son frère aîné, se précipita pour récupérer leur musette abandonnée dans laquelle il y avait une betterave et un croûton de pain !

La faim harcelait tous ces hommes qui, mal protégés, étaient gelés. Chaque jour, une dizaine mouraient, le courage des survivants s'effritait lentement.

Serrés les uns contre les autres, les jeunes soutenant les vieux, les dos voûtés sous la pluie, tous attendaient: les coups, la soupe, l'appel, la nuit .....

"Marche ou crève" tel était le programme que tous s'efforçaient d'observer. A partir du 15 février 1945, la dysenterie fit des ravages. L'œdème rendait les visages méconnaissables, les pleurites et la tuberculose firent leur apparition. Les cas de folie devinrent fréquents.

On mourait n'importe où. Il fallait avoir 39,5 de fièvre pour être admis à l'infirmerie. Une vingtaine, furent tués sous les yeux de leurs compagnons à coups de gourdins, parce qu' ils ne pouvaient plus avancer.

Sur d'autres détenus à bout de force, les boches que l'infériorité physique exaspérait, lançaient des seaux d'eau glacée sous prétexte de les ranimer, ce qui avait pour but d'avancer l'heure de leur agonie.

La haute taille de Philibert, son attitude qualifiée d'arrogante, surtout sa qualité de comte et d'aristocrate, lui valurent le déplorable honneur de devenir, pendant quelque temps, le fossoyeur attitré du camp.

La jeunesse des deux frères, le constant épaulement réciproque qu'ils se manifestaient et le serment qu'ils avaient formulé de lutter jusqu'à la mort, sont une des raisons qui leur ont permis de survivre.

Il existe une autre raison, plus mystérieuse: le père Amalric, les deux fils, Philibert et Maurice, étaient véritablement obsédés par l'idée, presque permanente, un phénomène de télépathie, d'une convergence de pensée avec une sœur de leur mère, personne malade et dévote, qui n'a cessé de réciter des chapelets pour invoquer la Providence en faveur de ses neveux et de son beau-frère. Les deux frères riaient ensemble de cette idée qui les habitait. Il leur était cependant impossible de mettre en doute le rapport extraordinaire que leur tante avait établi entre elle et eux, à des milliers de kilomètres, par sa pensée et ses prières.

Une nouvelle intervention de l'ambassade de Suède allait, cette fois, porter ses fruits. Le 10 avril une voiture de ce pays vint arracher les deux frères à ce cauchemar, leur évitant l'évacuation du camp, suite à l'avance des alliés. En effet la plupart de ceux qui avaient survécu à toutes ces brutalités, évacués à pied sous la surveillance de sentinelles, furent tués en fuyant sur les routes d'Allemagne.

Je terminerai là ce récit, puisé dans la conférence qu'a faite mon conscrit et ami, le comte Philibert de Rambuteau, le 12 octobre 1961, et dont il m'a dédié le livret édité à cette occasion, en citant ses propres conclusions:

**" Militaires de tous les grades, à de rarissimes exceptions près, supérieurs ou inférieurs, que nous avons côtoyés, fermiers, paysans et même dactylos de 17 ans, se sont tous montrés semblables et solidaires dans leur attitude notre égard .....**"

Sources: Livret de Philibert de Rambuteau

Album-Souvenir "Le maquis de Beaubery et le Bataillon du Charollais  
Souvenirs personnels de l'auteur et de son aide Franck Nadel.